

Filiation

Emiliano Arpin-Simonetti

Numéro 779, juillet-août 2015

Fragments d'éphémère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arpin-Simonetti, E. (2015). Filiation. *Relations*, (779), 26–26.

Filiation

EMILIANO ARPIN-SIMONETTI

L'auteur est secrétaire
de rédaction de
Relations

Ta voix perce dans l'écran de la nuit
des trous d'aiguille
d'où gicle la lumière gracile
filant la toile d'araignée atavique, délicate, tragique
l'âme
attrapeuse de rêves et du poème des lucioles
dessiné à même la noire pellicule
de l'éternel présent enfui

Le monde sans cesse s'éteint
pour renaître de la parole
crevant les eaux du silence
sans filet

* * *

Dans la froideur d'argent du soir d'automne
dans les cachots du sens anesthésié de calendriers
où le temps ne sert qu'à esquisser les contours
de ce qui disparaît

tu parles des choses essentielles

et je suis là pour les entendre
avec la paume de mes mains

* * *

Tes mots arrachent à l'apnée du quotidien
feux d'artifices
fugaces éclairs de joie féroce
collisions d'étoiles

les constellations éphémères de nos lignes de vie
révèlent l'avenir
posées sur la peau tirée
le tambour de ton ventre

Dedans
blotti entre
tes os et ta langue

bat demain

justice. Ces lueurs nous donnent à saisir le suc de la vie, les choses enfin «libérées de la servitude d'être utiles» (Walter Benjamin), appelant à briser, comme geste augural d'une révolution, l'horloge du temps homogène et vide, dont le tic-tac bat la mesure d'enfer de l'affairement et de l'abêtissement programmés.

LES DEUX YEUX DE L'ÂME

«L'âme a deux yeux, l'un regarde le temps, l'autre se tourne vers l'éternité.» C'est ainsi qu'Angelus Silesius –mystique allemand du XVII^e siècle– capte, dans *Le pèlerin chérubinique*, la singularité de l'existence humaine et sa fine tension entre l'instant et l'infini. C'est avec ce double regard que l'être humain peut faire à la fois l'expérience de la vie sensible et subjective, éphémère et mouvante, et celle d'une irréductible altérité au cœur même de l'existence. Ni le monde, ni autrui ne sont une proie à saisir, à ramener à soi, comme une reproduction du même; ils incitent au contraire à la solidarité et au dévouement, au respect et à l'émerveillement face à l'étrangeté et à l'énigme de la vie, insaisissable mais saisissante.

Si le fini s'ouvre à l'infini, l'infini aussi, parfois, pénètre subitement l'instant. Éclair étourdissant, ou brise rafraîchissante, sentiment de plénitude, de liberté, de joie ou de douleur. Dans sa fulgurance comme dans sa fugacité, cette présence de l'infini dans l'éphémère –grâce du sublime, du divin, de la beauté– réveille notre mémoire et nos rêves enfouis, dépouille notre présent de la carapace de la routine, des habitudes, des conventions, de tout artifice, laissant parfois ou serein, dessaisi du temps et dénudé, seul dans un silence habité, manifestant la profondeur de l'être. C'est un appel à habiter le présent où nos sens s'aiguisent, s'affinent, s'avivent. Notre subjectivité se colle intimement à la chair du monde, rendant encore plus désirable la vie dans la liberté et l'entraide, et intenable le scandale de la faim et de l'oppression, le cri de la misère, la laideur d'une vie mutilée. «Heureux les affamés et assoiffés de justice», dit l'Évangile. Là, le désir n'est plus une bouche dévorante, un trou sans fond où tout s'engouffre, mais une bouche orante, transformant l'existence en chant.

L'illumination d'un Paul de Tarse –laissé en état de choc des jours durant, et qui de persécuteur se joignit aux persécutés, à l'image d'un Dieu qui aurait renoncé à sa toute-puissance et à l'éternité pour partager la fragilité de la condition humaine– ou celle d'un François d'Assise –accueillant Dieu venu à lui comme un mendiant et renonçant à la vie facile d'une bourgeoisie naissante pour vivre parmi les pauvres et les exclus– sont, dans la tradition chrétienne, des icônes emblématiques de la trace indélébile du sublime que peut laisser l'éphémère d'un instant de grâce dans la vie humaine.

Commentant le mot de Silesius cité plus haut, le philosophe marxiste tchèque Karel Kosik écrit: «l'homme pos-